
Léonora Miano

Les Aubes écarlates

Éditeur: Plon

Parution: août 2009

Responsable cessions de droits:

Rebecca Byers, Sylvie Breguet
rebecca.byers@editions-plon.com
sylvie.breguet@editions-plon.com



© Charles Dolf-Michels/Plon

BIOGRAPHIE Née à Douala, au Cameroun, en 1973, Léonora Miano vit en France depuis 1991. Elle a publié trois romans à ce jour, salués et plébiscités par la critique et le public. Elle a également publié cinq nouvelles au printemps 2008, dans la collection « Étonnants classiques » des éditions Flammarion, sous le titre *Afropean Soul et autres nouvelles*. Début avril 2009, *Soulfood équatoriale* a paru dans la collection « Exquis d'écrivains » chez NiL Éditions, qui propose à des auteurs de fiction d'écrire librement des textes inspirés par les plaisirs de la table. Dans ce petit recueil, Léonora Miano propose un voyage dans une Afrique plus douce et plus personnelle que celle de ses romans.

PUBLICATIONS Chez Plon : *Tels des astres éteints*, 2008 ; *Contours du jour qui vient*, 2006 (prix Goncourt des lycéens) (rééd. Pocket, 2008) ; *L'Intérieur de la nuit*, 2005 (prix révélation des Lauriers verts de la Forêt des livres, 2005 et prix Louis-Guilloux, 2006) (rééd. Pocket, 2006).



Epa a été enrôlé par Isilo, le chef de guerre qui rêve de rendre sa grandeur à toute une région de l'Afrique équatoriale. Emmené au cœur d'une zone isolée pour être formé au combat, Epa découvre qu'il est environné de présences mystérieuses : plusieurs fois, il aperçoit des ombres enchaînées demander réparation pour les crimes du passé. Sur tout le continent, les esprits des disparus de la traite négrière distillent l'amertume et la folie en attendant que justice leur soit rendue...

Parvenant à s'échapper, Epa retrouve Ayané, une fille énigmatique et attentionnée qui l'aide

à reprendre goût à la vie. Comment donner au continent la chance de connaître des aubes lumineuses ? Pour conjurer le passé d'une Afrique qui ne cesse de se faire souffrir elle-même, Epa devra retrouver ses compagnons d'infortune et les rendre à leurs familles.

Les Aubes écarlates viennent clore le triptyque que Léonora Miano a voué à l'âme du continent africain avec *L'Intérieur de la nuit* et *Contours du jour qui vient*.

L'assemblée était silencieuse. Epupa comprenait que son apparition les laisse sans voix. Même pour elle, il n'était pas si simple d'endosser ce nouveau rôle. Tout se déroulait comme s'il lui fallait partager son corps avec une autre. Se tenir, muette, dans une région cachée de son être, observant les actes de celle qui agissait, portant son visage, se servant de sa voix. Nul n'entendait rien à ce qu'elle disait, à commencer par celui qu'elle disait chercher. Eso se tourna vers le jeune qui l'avait introduite dans les lieux. Il ne pipa mot, mais son regard était éloquent. S'il s'agissait d'une plaisanterie, elle ne l'amusait pas, le coupable serait sanctionné. La regardant à nouveau, il sembla chercher quelque chose à dire, mais pas une parole ne lui vint. Quelque chose en elle le désarmait. La femme planta ses yeux dans ceux d'Eso, qu'elle n'avait jamais vu auparavant, qui ne la connaissait pas. Elle l'interrogea pourtant, comme s'ils étaient intimes :

— *Que fais-tu ici quand Esaka te cherche ? Des enfants d'Ibon, tu es le seul à n'avoir pas enjambé la tombe de sa mère. Comme chacun de nous, tu dois effectuer ton retour à l'origine...*

Eso rugit douloureusement, bondit vers la jeune femme, les mains tendues. Aïda, Ayané et le Dr Sontané s'interposèrent spontanément, se jetant d'un même élan entre le jeune homme et la femme. Tous basculèrent au sol, à l'exception d'Epupa, qui contempla brièvement ce désordre, avant d'ordonner à Ebumbu de lui apporter une chaise. Ce n'était pas une façon d'accueillir les *étrangers*¹. Eso était à terre, écrasé sous le poids des défenseurs d'Epupa.

I. Les invités.

Ebumbu ne sut quoi faire sans les ordres de son chef. Ce dernier demeurant silencieux, il se dirigea vers le fond de la pièce, y trouva une chaise qu'il apporta à la nouvelle venue. Elle s'y installa, reprit le fil de son propos, auquel personne – en dehors d'Eso et d'elle-même – ne comprenait toujours rien. Cette fois, elle s'adressa à l'assemblée. Pointant nonchalamment l'index vers Eso, elle le leur présenta :

— *Voici Eso. Fils d'Esaka et d'Ibon, sa troisième épouse. Il est né à Eku, même s'il ne semble pas s'en souvenir, même s'il lui semble que nul ne s'en souvient. Un jour, alors qu'il avait douze ans, Eso disparut. Il s'en était allé à la grand-ville pour travailler, ramener de quoi aider les siens. Ce jour-là, contrairement à ses habitudes, Eso était seul. Sur le chemin menant d'Eku à Sombé, il s'était disputé avec Ewudu, son meilleur ami. Ils s'étaient alors séparés à l'entrée de la ville, sans se promettre de se retrouver, comme ils le faisaient toujours, à l'endroit même où ils s'étaient quittés, et avant la tombée de la nuit.*

Epupa expliqua que, ce fameux jour, Ewudu, pas fâché au point d'abandonner son ami, avait attendu. En vain. Alors qu'il travaillait comme porteur dans le marché très animé de Kalati, Eso avait été enlevé. La suite, on la connaissait. Epupa n'était pas venue expliquer comment Eso était devenu celui qu'il était. Les événements du présent, affirma-t-elle, ne l'intéressaient que dans la mesure où ils prenaient leur source dans des failles anciennes, laissées béantes à la surface du Continent. Désormais, l'existence des populations se passait à tenter de contourner ces fosses ou à les enjamber comme elles le pouvaient. Évidemment, sur un sol criblé d'autant de tombeaux, symboliques ou réels, l'exercice était rude, inhumain. N'était-il pas temps de savoir de quoi il retournait exactement ? Le monde feignait parfois de s'interroger sur le sort des peuples continentaux. On le voyait à la télévision, dans les demeures cosues des bourgeois locaux qui regardaient, en deuxième partie de soirée, des émissions tournées en APC. De temps en temps, on y invitait des Continentaux ayant déserté les fureurs de la terre originelle, pour qu'ils diagnostiquent le mal, proposent un remède. Ils parlaient beaucoup, sans avoir rien à dire. À la fin du programme, le problème restait sans solution. C'était compréhensible : hors du Continent, la question ne pouvait être posée comme il se devait. Elle ressortissait de profondeurs inaccessibles aux étrangers, quelle que soit leur bonne volonté. Ils ne pouvaient parler que d'économie, de politique, de droit. En réalité, ils n'évoquaient que les conséquences d'une chose impossible à appréhender pour eux.

Le mal continental était spirituel. C'était sur ce terrain-là que le drame ne cessait de se nouer, engendrant les répercussions qu'on connaissait dans le monde manifesté. La faute ne résidait pas uniquement dans le commerce d'êtres

Léonora Miano

**Les Aubes
écarlates**

humains, que les Continentaux n'étaient pas les seuls à pratiquer. Le péché continental résidait dans l'oubli. Ceux des déportés du trafic triangulaire qui n'avaient pas peuplé, fécondé les Amériques, avaient péri dans les flots. Alors, des paroles prononcées dans des langues continentales étaient sur leurs lèvres. Tandis qu'ils sombraient, ils avaient nommé la divinité comme on le faisait dans leur pays natal. Ils en avaient appelé au clan, à la tribu. À ce jour, leurs ossements ne s'étaient pas désagrégés. Quelque chose d'eux subsistait, qui hurlait encore, qu'on prétendait ne pas entendre. Ils réclamaient la mémoire. Une sépulture digne, qui leur permette de n'être plus, ainsi qu'ils le demeuraient, suspendus entre ce monde et l'autre. Les transbordés qui n'avaient atteint aucune côte demandaient le droit de mourir enfin. Celui d'être arrachés au silence, qui n'était pas la mort, mais le refus de la délivrance. Tant que la paix ne leur serait pas accordée, ils la refuseraient au Continent. Leur peine s'infiltrerait dans l'existence des peuples. On ne connaîtrait plus les siens. On ne les reconnaîtrait plus. Pour avoir perdu la trace de son propre sang, on aurait empoisonné son existence, la précipitant dans des coulées de lave, l'immergeant dans des torrents de boue. Tel était désormais le quotidien, en ce cœur amer du Continent : le sang était devenu de l'eau. Comme elle, il croupissait, fermentait, empuantissant l'atmosphère.

Epupa se tut un instant. Son autorité s'imposait à chacun. D'une main légère, elle lissa un faux pli sur l'étoffe rouge de sa robe, planta à nouveau des yeux enflammés dans ceux d'Eso. Elle lui dit :

— Tu penses que les tiens ne t'ont pas cherché... Depuis que tu arpentés en long et en large le mitan de notre terre, tu as eu, à maintes occasions, la possibilité de rentrer à Eku. Lorsque tu t'y es présenté pour enlever tes frères, tu n'as pas dit ton nom. Tu n'as pas cherché à savoir si tes parents vivaient encore. Ceux qui te cherchaient ne pouvaient te retrouver, car ton cœur les avait rejetés. Tu n'es pas seul fautif, mais nous verrons cela plus tard...

Eso ne broncha pas. Son regard était rempli de crainte à l'égard de cette femme, qui savait de lui des choses qu'il avait oubliées. Il partageait les croyances des peuples de cette zone équatoriale du Continent et savait que, comme on le disait couramment, Epupa n'était pas *venue seule*. Assise face à eux tous, elle faisait entendre la voix des esprits, des disparus. Elle voyait au-delà du visible, traversait le temps. Le jeune homme baissa les yeux. Même Isilo n'avait pas eu ce pouvoir. S'il affrontait cette femme, les représailles qui s'ensuivraient étaient inimaginables. Epupa poursuivit, lui rappelant qu'il était un proche d'Isilo, depuis longtemps déjà. Il avait des hommes sous son commandement, la liberté d'aller et venir. Ce n'était pas comme si le village de ses parents se trouvait sur la lune. Jamais il n'avait songé à y faire une halte.

Or, tels étaient les faits. Ewudu, rentré seul à Eku, s'était lamenté en chemin sur le sort de son frère, persuadé qu'il lui était arrivé malheur. Sitôt arrivé au village, il s'était présenté devant la case d'Ibon, lui avait tout dit. Esaka, comme souvent les hommes du clan, était absent. Il ne devait pas rentrer avant plusieurs mois. Ses épouses, dont Ibon était la troisième, n'avaient aucun moyen d'entrer en contact avec lui. La mère d'Eso avait écouté l'enfant venu l'informer. Puis, elle s'était retirée dans sa case, demandant à ne pas être dérangée. Elle avait fait ses ablutions, revêtu un pagne propre, s'était agenouillée pour supplier Nyambey de lui donner la force de faire face. Ensuite, elle était sortie, contournant sa case pour rejoindre l'autel sacré de la famille. Là, elle en avait appelé aux ancêtres, afin qu'ils gardent son fils, le ramènent auprès d'elle. Enfin, elle s'était rendue chez Eyoum, le chef du village, pour que le Conseil des anciens soit convoqué. Eyoum, qui était également le guérisseur et l'intercesseur privilégié des habitants d'Eku auprès de l'invisible, avait, bien entendu, accédé à sa requête. Une réunion extraordinaire s'était tenue au milieu de la nuit, au cours de laquelle les mânes du clan avaient été interrogés.

Les réponses de l'au-delà n'avaient pas été de bon augure. Les ténèbres s'étaient emparées de l'enfant Eso. Les forces négatives qui planaient au-dessus du Mboasu et des pays limitrophes, prenant la forme d'hommes malfaisants, avaient soustrait le gamin à la vue des siens. Ils lui avaient également fermé les yeux, les oreilles, au moyen de pratiques que le garçonnet ne se souviendrait jamais avoir subies. Des années durant, son cœur serait inaccessible aux cris des siens. Il serait entraîné dans une vie de fraude et de violence, jusqu'au jour où il reparaitrait. D'abord, on le verrait rôder dans le marché de Sombé, sur les lieux mêmes de sa disparition. Il fallait à tout prix le reconnaître à ce moment-là. L'appeler par son nom, s'assurer qu'il réponde. Après, il serait trop tard. L'enfant devait rentrer au village en compagnie de l'un de ses parents. S'il y remettait les pieds sans avoir été, au préalable, reconnu par eux, il n'y resterait pas. Entendant Eyoum prononcer l'oracle de l'invisible pendant l'assemblée extraordinaire des anciens, Ibon s'était jetée à terre. Déchirant son pagne, se roulant sur le sol, elle s'était lamentée sur le sort injuste qui lui arrachait son dernier-né. Les femmes de sa classe d'âge avaient pleuré avec elle, approuvant sa décision de se rendre au marché de Sombé, pour y attendre le passage d'Eso, lui rappeler son nom et son appartenance.

Eyoum s'était opposé à cela. La situation était certes grave, exceptionnelle, mais elle ne pouvait justifier la transgression de tous les usages du clan : il était hors de question que les femmes se rendent à la grand-ville. Leurs pas ne devaient pas les conduire plus loin que la source où elles puisaient l'eau, ailleurs que dans les champs qu'elles cultivaient pour nourrir leurs familles. Si une seule

d'entre elles allait à l'encontre de ces règles, il se chargerait lui-même de la châtier. Les femmes d'Eku, et Ibon comme les autres, avaient baissé la tête. Toutes connaissaient Eyoum, la manière dont il commerçait avec l'occulte, plus souvent pour asseoir sa domination sur le clan, que pour le servir comme il en avait le devoir. Ibon avait d'autres enfants, ne pouvait les exposer aux fureurs d'Eyoum, uniquement pour retrouver Eso. Elle avait donc dû attendre le retour d'Esaka, son époux, qui travaillait quelque part au nord du Mboasu. Les femmes d'Eku ne connaissaient du monde que les limites des terres de leur peuple. Au-delà, elles n'étaient pas autorisées à s'aventurer, se contentant, pour se représenter ce qu'elles ne verraient jamais, des dires de leurs fils et de leurs époux.